

XYZ. La revue de la nouvelle

Autour de la bouche

Chantai Fleury



Numéro 100, hiver 2009

Cent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2672ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fleury, C. (2009). Autour de la bouche. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 67–72.

Autour de la bouche

Chantal Fleury

ELLE L'AVAIT EMBRASSÉ sur les joues et s'était tout de suite redressée, mais il la retenait faiblement par la main. Il était si content de la voir, sa fille aînée, son Hélène. Il avait un visage ouvert, insouciant et léger, comme ont les enfants heureux. Elle lui avait apporté des chocolats, ses préférés, à la menthe. Il en accepta tout de suite et il souriait d'un air candide, concentré sur le plaisir que lui procurait cette douceur, le tour de la bouche barbouillé de chocolat. Son père avait toujours aimé les sucreries. D'aussi loin qu'elle se souvenait, il suçait les bonbons qu'il retrouvait au fond des poches de ses pantalons ou de ses manteaux. Le papier cellophane, le papier d'aluminium et tous ces autres colorés et froissés, en papillote ou collants lui rappelaient les bonbons trouvés, offerts, croqués.

Elle se demanda si elle devait lui essuyer la bouche. Un malaise, une sorte de pudeur la retenait. Ne valait-il pas mieux lui dire ? Papa, tu as du chocolat, là et là. Elle s'imaginait lui donnant un mouchoir et guidant ses gestes qui tenteraient maladroitement, sans miroir, d'enlever les traces de chocolat. Mais elle avait l'impression que son père n'aimerait pas qu'elle lui en fasse la remarque. Et encore moins qu'elle le débarbouille elle-même. Elle avait peur qu'il interprète son geste comme un manque de respect. Qu'il lui reproche de l'infantiliser. Qu'il en soit vexé. Même diminué par la maladie, il était toujours son père, un homme qu'on respecte, que l'on craint.

Hélène décida de laisser passer du temps, peut-être s'en rendrait-il compte tout seul. Elle lui offrit un autre chocolat qu'il refusa cette fois. Il racontait que, la veille, à la radio, on avait fait jouer des valses et qu'il avait dansé avec une infirmière, à la joie de son compagnon de chambre. Celui-ci, pris à témoin, acquiesça doucement de la tête. Il semblait très faible et avait presque continuellement les yeux fermés. Son

père reprit son récit, fier de lui et de sa santé qui lui permettait de danser encore. Le contentement ne quittait pas son visage amaigri.

Hélène vivait dans une région éloignée et ne pouvait pas le voir souvent. Mais, les fois où elle avait réussi à prendre congé un lundi ou un vendredi, de façon à obtenir un long week-end, et qu'elle était venue, elle le trouvait plutôt bien, compte tenu du fait qu'il allait mourir bientôt.

Il ne se plaignait de rien, appréciant les soins qu'on lui prodiguait. Elle le trouvait assis, sagement, se tenant droit contre les oreillers. Elle aurait même dit, si elle n'avait eu peur d'être dévisagée avec un étonnement mêlé de suspicion, qu'il avait vécu dans l'attente de cette fin. Qu'il y prenait du plaisir. Qu'il trouvait raison d'être encore et aboutissement mérité de sa vie dans ce dénouement, être malade et qu'on s'occupe de lui. Comme un enfant jouit de la fièvre qui le garde au lit dans le silence d'une maisonnée où les frères et sœurs sont partis à l'école, ayant sa mère pour lui tout seul.

Il avait toujours un pyjama propre, que sa sœur lavait chez elle et remplaçait. Elles avaient choisi la taille la plus petite, mais, même ainsi, ils étaient trop grands. Il avait tellement maigri. Il se levait encore pour aller à la toilette, pour se promener dans les corridors. Hélène l'accompagnait sans lui tenir le bras, marchant lentement à ses côtés. Une barre horizontale à hauteur de la main, comme dans les studios de danse, était fixée au mur pour que les patients affaiblis puissent s'y appuyer. Il y avait cette odeur d'hôpital, et il y avait son malaise, à elle, son sourire forcé, sa peur.

Son père aimait qu'on lui fasse la lecture du journal. Il aimait plaisanter avec son voisin de chambre et les infirmières. Il ne parlait jamais de l'éventualité de sa mort. Il ne souffrait pas. Il lui avait dit une fois : « Je ne peux pas me plaindre, j'ai eu une bonne vie. »

Elle se demandait s'il fallait en parler avec lui, s'il fallait le mettre devant la vérité. C'était comme pour le chocolat. Papa, tu vas mourir. Veux-tu que je te le dise... ou tu préfères

68 ne pas savoir et continuer à sourire comme si de rien n'était ?

Elle s'était assise sur une chaise droite, à côté du lit. Le chocolat avait maintenant séché autour de la bouche de son père. Hélène comprit qu'il ne l'enlèverait pas tout seul. Elle se sentait mesquine de porter tant d'attention à ce détail, après tout, si lui ne s'en rendait pas compte, pourquoi cela la gênait-elle autant ? Mais parce que, s'accusait-elle, il y a une certaine dignité dans la tenue, la propreté, et si son père n'avait plus la capacité de se rendre compte de son état ou d'agir pour soigner sa tenue, n'était-ce pas à elle de le faire ? Afin de lui conserver cette dignité ?

Hélène se rappela que, lorsque ses propres enfants apprenaient à se servir de la cuillère, elle avait toujours, au moment du repas, une débarbouillette humide à la main. Dès que quelque nourriture s'étendait au delà de la zone acceptable, hop ! un coup de lingette et la peau rose brillait de nouveau. Son père s'était moqué alors de cette manie de la propreté. Il disait qu'il y avait du plaisir à manger avec les mains, que la nourriture n'était pas sale, qu'elle pouvait bien attendre la fin du repas avant de laver l'enfant. Mais c'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait pas supporter que les cheveux soyeux et follets des enfants se retrouvent englués de yogourt, qu'il y ait des patates pilées jusque sur le pyjama, dans les plis du cou. Elle se justifiait : il faudrait tout changer, tout laver, la chaise haute, tout ! « On voit bien que ce n'est pas toi qui fais le travail », répondait-elle de mauvaise foi.

D'ailleurs il n'était pas le seul. Son mari aussi lui avait souvent reproché ce qu'il nommait son obsession de la propreté. Quand elle venait le rejoindre au lit, il protestait contre les odeurs qui l'imprégnaient, la menthe aseptisée, le savon, la crème de nuit. Elle lui répondait sur le même ton que, s'il en faisait autant, il aurait peut-être plus souvent son content de sexe. Peut-être pas, se dit-elle en songeant brièvement à cette époque.

Son attention se fixa de nouveau sur le chocolat autour de la bouche de son père. Elle se demandait : si je lui dis, en tiendra-t-il compte ? Sera-t-il froissé que je ne sois pas intervenue tout de suite, ou est-ce le genre de choses qui ne

l'atteint plus désormais ? Et s'il me demande de l'aider ? Elle n'avait jamais eu à prendre soin de son père. Elle ne l'avait d'ailleurs jamais beaucoup touché depuis l'adolescence, hormis les baisers sur les joues aux anniversaires et au jour de l'An. Quand elle était petite, oui, elle se souvenait d'un père joueur et affectueux. Mais depuis ce jour, vers l'âge de quatorze ans, où il avait essayé de l'embrasser avec la langue en la poussant contre la laveuse et en prenant dans ses mains ses seins neufs, non, elle ne l'avait plus approché.

Elle décida qu'il valait mieux faire comme si elle n'avait rien vu.

Mais ses yeux revenaient toujours à cette bouche légèrement entrouverte sur un sourire béat. Le chocolat ne s'était pas infiltré jusqu'au creux des rides et celles-ci traçaient des rayons autour de la bouche. Hélène se rappela quand elle avait découvert dans le miroir la première ride sur son visage. Cela commençait exactement comme pour son père, du côté droit sur la lèvre supérieure. Elle s'était sentie découragée, constatant qu'elle n'en finirait jamais de lui ressembler. Elle avait cru s'en éloigner, alors qu'elle était une jeune mère, arrondie par les maternités, les seins lourds, gorgée des suc de la féminité, mais désormais elle le rattrapait dans la sécheresse et l'aridité d'un corps masculinisé, vieillissant.

Elle observait cette bouche, très ridée maintenant dans son visage amaigri mais souriant, inoffensif, un visage où toute colère, toute violence s'était envolée. Un visage pacifié, lavé, innocenté par la maladie. Pourtant, elle n'osait pas le toucher pour laver sa bouche. Elle était sans rancœur, elle avait pardonné depuis longtemps, et maintenant, de plus, cet homme était sur le point de mourir. Seulement, elle ne pouvait pas.

Tout à coup une infirmière entra par la porte qui était toujours grande ouverte. Avec un regain de joie, son père l'accueillit comme toujours il accueillait la présence d'une femme, avec un compliment, lui faisant une cour bon enfant.

L'infirmière se dirigea droit vers le lavabo, prit une débarbouillette, fit couler l'eau jusqu'à ce qu'elle soit à la

sans tergiverser, elle s'approcha de lui et lui lava le tour de la bouche d'un geste sûr. « Vous avez le bec beurré de chocolat », dit-elle. Il se laissa faire avec un plaisir évident. L'infirmière rinça la débarbouillette, la suspendit de nouveau à la barre au-dessus du lavabo, puis retourna auprès du malade pour redresser ses oreillers et lui demander si tout allait bien avec un beau sourire énergique. Elle n'eut pas un regard pour Hélène. Qui eut honte. Qui se leva et se tourna vers la fenêtre. Les premières neiges avaient blanchi les Laurentides à l'horizon. Au delà de ces montagnes, il y avait son ex-mari, ses enfants, sa fille adolescente qui lui donnait du souci, cette vie devant laquelle elle se sentait si peu de courage parfois.

Anne la fit sursauter en entrant dans la pièce en coup de vent. Le visage de son père rayonna. « Ma petite », dit-il. Elle salua Hélène au passage puis alla vers lui et le prit dans ses bras, le berçant doucement. Hélène en eut le cœur serré. Elle sentit tout son amour pour son père qui gonflait sa poitrine mais qui restait là, à l'étouffer. Elle voyait la peau blanchir un peu au niveau des jointures des mains de son père qui serrait Anne dans ses bras de toute la force dont il était capable. Celle-ci posa ensuite ses affaires sur une chaise, déboutonna son manteau et s'assit au bord du lit.

— C'est bien que tu sois là, Hélène, car je ne peux pas rester longtemps, Marc ne pouvait pas aller chercher les enfants à la garderie aujourd'hui. Je repars tout de suite. Mais tu viendras comme d'habitude dormir à la maison ?

Hélène acquiesça d'un mouvement du menton.

Leur père souriait, son regard allait de l'une à l'autre, comblé de les avoir toutes les deux à son chevet : « Tu veux un chocolat ? demanda-t-il, c'est Hélène qui les a apportés.

— Oui, je veux bien, ça m'aidera à tenir le coup jusqu'au souper. »

Il reprit un morceau lui aussi et le savoura en faisant entendre de petits murmures de plaisir. Hélène refusa. « Non, ça va pour moi, j'ai eu mon compte de sucré pour aujourd'hui. »

De la salive teintée de brun coulait du coin des lèvres. Il eut de nouveau le tour de la bouche barbouillé de chocolat. 71

Anne tira un mouchoir en papier de la boîte qui était sur la table de chevet, l'humecta de sa propre salive et lui essuya le tour de la bouche. Son père se laissait faire en souriant faiblement. Puis, il eut soudain l'air fatigué.

— Voilà. Bon, je suis désolée, mais je dois repartir. Elle sortit un pyjama d'un sac, et un cardigan. Tu n'as pas froid papa ?

Mais il avait fermé les yeux. Anne eut une expression navrée. Elle suspendit le pyjama dans la garde-robe et posa le cardigan plié en deux au pied du lit. Elle dit au revoir à sa sœur, réitérant son invitation, et courut dans le couloir vers la sortie.

De nouveau seule, Hélène s'avança au-dessus de son père qui somnolait, la tête abandonnée de côté sur son épaule. Elle prit la boîte de chocolats et alla la jeter dans la poubelle de la salle de bains. Puis elle se rassit sur la chaise droite, attendant que son père se réveille.